

Kent Anderson

Sympathy for the Devil



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Kent Anderson

Sympathy for the Devil

*Traduit de l'américain
par Frank Reichert
Préface de James Crumley*

Gallimard

Titre original :

SYMPATHY FOR THE DEVIL

© *Kent Anderson, 1987.*

© *Éditions Gallimard, 1993, pour la traduction française.*

Né en 1945, Kent Anderson était sergent dans les forces spéciales pendant la guerre du Vietnam. Après avoir été policier à Portland, Oregon, et Oakland, Californie, il a été professeur d'anglais. Son premier roman, *Sympathy for the Devil*, est considéré comme l'un des plus grands romans sur la guerre du Vietnam.

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

par James Crumley

Pour redéfinir la personnalité d'une nation — c'est-à-dire l'ensemble des mythes que nous partageons et qui nous unissent — il n'y a pas de secret, rien ne vaut une guerre civile. Les Américains ont fait un sacré boulot dans les années 1860, puisqu'ils ont redéfini à jamais la race, l'économie et la nature de la République. Mais personne ne se doutait qu'une centaine d'années plus tard, pendant les années 1960, la guerre civile d'un autre pays, le Vietnam, obligerait l'Amérique à radicalement modifier sa perception d'elle-même.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Américains étaient imbus d'eux-mêmes. Ils avaient soi-disant gagné la guerre. Encore un autre mythe populaire. À la vérité, la guerre avait été gagnée sur le front de l'Est. Sans les efforts prodigieux de l'Union soviétique, la guerre contre le Troisième Reich ne serait peut-être pas encore terminée. Nos politiciens nous mitonnaient ce qu'ils appelèrent « Le Siècle américain », expression et période qui heureusement ne durèrent qu'une dizaine d'années, jusqu'à l'ignoble abandon télévisé du Sud-Vietnam en 1975.

Il fallut alors procéder à une reconsidération majeure. L'Amérique d'aujourd'hui est assurément le produit de

cette vision revue et corrigée que nous avons de nous-mêmes. Jamais encore nous n'avions si mal mené une guerre, pratiquement du début à la fin, et de façon aussi irréfléchie. Jamais encore les Américains n'avaient été confrontés au fait qu'ils avaient perdu une guerre. Il a fallu que nous nous regardions longuement tels que nous étions, afin de procéder à ce douloureux réexamen. Néanmoins, c'est comme toujours au travers d'histoires personnelles qu'on apprécie le mieux ces mutations dans la personnalité d'une nation.

La guerre du Vietnam suscita légitimement des réactions négatives, et il fallut donc attendre longtemps ces histoires. Les meilleures nous sont finalement parvenues. Rumor of War, de Philip Caputo, montra dans quelle confusion éthique se déroula le combat. Meditations in Green de Stephen Wright révéla les effets de cette confusion sur un jeune homme de retour au pays. Et Sympathy for the Devil de Kent Anderson nous livra l'image peut-être la plus juste de l'état d'esprit de la nation tout au long de cette guerre : l'individualisme dénué de toute agression et enflammé par cette tragédie que fut le retournement contre l'ennemi véritable. Or l'ennemi, ce n'était ni le Viêt-cong ni le Nord-Vietnam, mais la bureaucratie militaire en tant qu'institution hypocrite et résolument lâche. Comme le dit Hanson, le protagoniste de Sympathy vers la fin du roman : « Les Américains étaient des dilettantes, plus préoccupés par leur propre survie que motivés pour tuer l'ennemi. La plupart d'entre eux n'avaient pas appris que c'est dans l'agression qu'il faut chercher le salut, et non pas dans la prudence. » Sa colère se retourne alors contre l'armée américaine. La dure réalité du roman, c'est ce dégoût, cette vérité que les Américains doivent regarder en face afin de reconsidérer la vision qu'ils ont d'eux-mêmes.

Non seulement l'histoire est parfaitement menée et le style de Kent Anderson est remarquable, mais surtout je ne connais pas d'autre livre qui remplisse cette fonction si pleinement et avec une telle puissance. Comme Walt Kenny fit dire à Pogo : « On a rencontré l'ennemi, l'ennemi c'est nous. »

*Dans la mesure où mon nom figure dans la dédicace, j'estime que ceci ne doit pas non plus être un secret : Kent Anderson et moi sommes de vieux amis. Si bien que je connais certains détails de sa vie non littéraire. Kent avait quelques avantages lorsqu'il est parti pour cette guerre. Il était doué d'une sensibilité politique résolument radicale et il avait l'ambition d'écrire coûte que coûte. Mais plus que tout, Kent a eu le cran de choisir la difficulté et de s'en sortir avec brio. Ce qui par la suite allait lui être utile quand il serait simple flic en Oregon, dans les rues de Portland ou à Oakland en Californie ; ce refus de la facilité et son acharnement lui furent également d'un grand secours pendant les longues années nécessaires pour mener à bien sa guerre, celle qu'il livrait avec le manuscrit de *Sympathy*.*

Lorsque Kent et moi nous sommes rencontrés pour la première fois à la Boring Tavern dans la région de Portland, il était encore en plein dans cette bataille. Grâce à une bourse nationale, il allait pouvoir quitter la rue pour travailler à son roman. Il m'avait invité à boire une bière dans un bar pour que je lui dédicace son exemplaire de mon premier roman, dont une partie se déroulait au tout début de la guerre du Vietnam.

Eh merde après tout, on est des Américains ordinaires issus de familles de la classe ouvrière, peut-être pas trop à l'aise avec cette notion nouvelle qui consiste à écrire des livres — Kent certainement plus à l'aise dans la peau d'un flic, moi dans celle d'un malfaiteur —,

si bien qu'on n'a pas bu qu'une seule bière. On ne s'est pas non plus arrêté à deux. En tout cas après un certain nombre, peu importe combien, je me souviens que Kent me frappait sur la tête avec mon propre livre, il m'en voulait pour des raisons dont aucun de nous deux ne put se souvenir ensuite, il m'invitait à venir dîner chez lui. Non pas plus tard, mais au moment où ma tête résonnait encore. J'ai accepté son invitation. Voilà comment nous sommes devenus amis.

Cette amitié nous a rendu à tous deux de grands services, pendant les périodes fastes autant que dans les moments difficiles, et on me fait maintenant le plaisir et l'honneur de me demander de vous présenter ce grand roman qui s'inscrit dans une tradition ancienne. L'histoire d'un jeune homme qui découvre la vie à la guerre, au milieu des morts, qui découvre la dignité dans le chaos et l'absurdité bureaucratique, qui découvre l'espoir au pire moment de l'existence humaine.

*Les guerres changent, mais pas les jeunes qui doivent s'en sortir pour rapporter les mauvaises nouvelles à la maison : lors des guerres, il n'est jamais question de paix et d'honneur ; il est question de mort, d'agonie et de tristesse infinie. Si l'animal humain n'est pas capable de vivre sans cela, peut-être ne méritons-nous pas de continuer. La seule chose qui nous sauve peut-être avec une certaine grâce, c'est que, à l'occasion, un jeune homme rapporte à la maison un grand roman tel que *Sympathy for the Devil*.*

Le 9 novembre 1992
Missoula, Montana.

(Traduit par Nicolas Richard.)

*Ce livre est pour Judith et Jennifer,
qui m'ont sauvé la vie.*

PREMIÈRE PARTIE
LA BASE D'APPUI FEU

Une feuille de papier était punaisée au mur, au-dessus du châlit de Hanson :

IL MEURT CENT MILLE PERSONNES TOUS LES JOURS DANS LE MONDE. UNE VIE HUMAINE N'A AUCUNE IMPORTANCE.

Général Vô Nguyễn Giap,
commandant en chef
de l'armée nord-vietnamienne

« AFIN DE MÉPRISER LA SOUFFRANCE, D'ÊTRE TOUJOURS SATISFAIT ET JAMAIS ÉTONNÉ DE RIEN, ON DOIT PARVENIR À UN ÉTAT TEL QUE CELUI-CI — ET IVAN DIMITRICH DÉSIGNA LE PAYSAN OBÈSE, TOUT BOUFFI DE LARD — OU BIEN S'ENDURCIR SOI-MÊME PAR LES SOUFFRANCES, AU POINT DE PERDRE TOUTE SENSIBILITÉ À CELLES-CI: AUTREMENT DIT, CESSER DE VIVRE. »

Anton Tchekhov

Hanson se dressa dans l'encadrement de la porte lourdement charpentée de son bunker de béton et

regarda dehors. Il n'y avait pas encore de lune. L'unique bruit était le sanglot régulier des gros générateurs Diesel, mais Hanson n'entendait rien. Les générateurs se seraient-ils arrêtés qu'il aurait perçu le silence, un silence qui l'aurait réveillé en sursaut, s'il avait été endormi, et l'aurait sorti tout armé de son bunker.

Il franchit le seuil et entreprit la traversée du périmètre intérieur vers le foyer, une ombre trapue dressée devant lui dans le noir. Ses brellages, lourds de munitions et de grenades, se balançaient avec aisance à l'une de ses épaules, telle une respiration délicate. Dans sa main droite, l'AK-47 pliable était chargée d'un magasin de cent cartouches à la gracieuse volute.

En approchant du foyer, il ressentit les vibrations des caisses et de la guitare aux cordes d'acier à l'arrière de son front bronzé et contre la tendre bosse de son nez cassé. Puis il les entendit.

Hanson sourit. « Les Stones », dit-il doucement. Il n'en entendait pas assez pour reconnaître la chanson, mais la basse et la batterie, c'étaient les Stones crachés.

Il fit coulisser la lourde porte opaque et pénétra dans le foyer brillamment éclairé. La chanson *Under my Thumb* giclait, pulsante, des gros haut-parleurs japs de Silver.

Quinn était en train de se trémousser en minaudant au son de la musique, une main accrochée au ceinturon de son pistolet, l'autre tendue pouce pointé vers le bas, tel César lors des jeux du cirque administrant le javelot à un autre malheureux perdant estropié. Ses petits yeux bleus étaient rapprochés, aussi froids et atones que le compte rendu hebdomadaire des pertes en vies humaines, tandis que sa bouche débagoulait les paroles.

Hanson, d'un coup d'épaule, fit glisser son har-

nachement à terre et hurla : « Laisse-moi deviner », puis il posa sa main à plat sur son front piqué de taches de rousseur. Il pointa son index sur Quinn et hurla par-dessus la musique : « Mick Jagger, c'est ça, hein ? Ta dernière imitation de Jagger. » Son magnum de combat au museau camus scintilla dans son holster d'épaule.

Quinn l'ignora, continuant de marteler le plancher comme un danseur de quadrille en sabots.

Le réfrigérateur blanc et bosselé était poussé à fond sur froid, par cette touffeur, et des gouttes de givre tombèrent sur le sol quand Hanson l'ouvrit pour y prendre une bière Black Label. Les jointures et l'embouchure des canettes noir et rouge étaient rouillées, après toutes ces années passées à s'empiler dans les docks de Da Nang. Des années de mousson féroce, des années à se boursoufler aux chaleurs de l'été avaient fait tourner amère la bière américaine. Mais elle était froide ; assez pour lui endolorir les tripes quand il l'ingurgita.

Hanson prit un flacon couleur chair d'environ un litre au dernier étage du frigo, en dévissa le bouchon et en extirpa deux des gélules d'amphés vert et blanc qu'il contenait. Il les fit descendre d'une gorgée de bière glacée.

Ça vaut tous les cafés du monde, pour démarrer la journée, se dit-il en souriant, se remémorant la chanson de marche à deux temps qu'ils braillaient à Fort Bragg : « Airborne Ranger, Green Beret, this is the way we *start our day*¹ » quand ils dégringolaient les collines de sable aux aurores, tandis que la rumeur disait qu'un groupe était passé sur un des PFC de

1. « Ranger du ciel, Béret Vert, c'est comme ça que ta journée commence. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

l'appro qui avait traversé la route juste devant eux, pété à mort. Le groupe l'avait piétiné et l'avait laissé derrière, sans même perdre la cadence, reprenant en chœur à chaque fois que leur botte de saut gauche frappait le sol : « *Pray for war. Pray for war. Pray for war*¹. »

Il s'assit sur l'un des caissons en bois et commença à compulsuer un exemplaire du *Time* arrivé par la dernière livraison de l'hélico du vaguemestre.

Les Stones achevèrent *Under my Thumb*, s'accordèrent une pause et reprirent sur *Mother's Little Helper*. Quinn baissa le son et traversa la salle en direction de Hanson. Sa façon de bouger, déterminée, circonspecte, inquiétante, évoquait celle d'un homme transportant de la nitro. Les gens se sentaient mal à l'aise quand Quinn les approchait de trop près, ou trop brusquement.

« Alors, mon frère, on se tient au courant de l'actualité ? demanda-t-il à Hanson. Quelles nouvelles du front, ces jours-ci ?

— D'après ce magazine, on serait en train de leur tanner le cuir sévère. Mais passons plutôt, ajouta Hanson en tapotant le magazine ouvert, aux nouvelles du front de l'intérieur. Parce que, à ce qu'on dirait, ils ont des problèmes, eux aussi. Prends ce jeune gars, un "diplômé frais émoulu de Cornell", comme c'est marqué ici : "Je suis complètement sur les nerfs. Je viens à peine de faire le choix d'une discipline — l'économie politique — et voilà que je découvre que j'ai décroché le numéro 59 au tirage au sort de la conscription." Sale coup, non ? Juste au moment où il vient de se décider pour l'éco-po. »

Hanson feuilleta encore un peu la revue, en chan-

1. « *Prions qu'il y ait la guerre. Prions qu'il y ait la guerre...* »

tonnant d'une voix douce une chanson de son enfance : « Poulets, *p'tits poulets*, vous perchez pas trop haut pour moi, poulets, *p'tits poulets*, descendez donc de cette branche-là... »

À l'ouest, une mitrailleuse lourde était en train de tirailler, son lointain martèlement aussi monotone que celui d'une machine à riveter. L'artillerie donnait de la voix au nord. Trois canons usinaient. Ils faisaient merveille, chaque salve culminant dans la foulée de la précédente, chaque explosion semblable à la brève rafale d'un vent violent, le même bruit que fait votre allume-gaz quand vous l'approchez de votre barbecue de jardin. Les bruits de la nuit courants.

Hanson entreprit de lire les annonces publicitaires à haute voix : « "Il y a une Ford dans votre *avenir*." "Fatigué de suivre des régimes amaigrissants inefficaces..." »

— Alors viens faire un tour au Vietnam, gros lard, beugla Quinn. On t'y délardera le cul d'au moins dix kilos à l'explosif. »

Un petit type sec comme du fil de fer entra dans le foyer. Il portait des lunettes rondes cerclées de fer et une fine balafre blanche courait de sa lèvre à l'aile de son nez, pareille à un bec-de-lièvre.

« Silver », glapit Hanson à son intention, puis il faillit ajouter : *Quel poids exactement as-tu perdu en suivant le régime amaigrissant vietnamien, résultat hautement détonant garanti ?* puis il changea d'avis. Silver avait perdu la moitié de sa section, et son coéquipier était au Japon, privé de ses deux jambes.

« Comment s'porte le trou que t'as au cul ? » demanda Hanson.

Silver avait le plus grand mal à parler sans remuer, gesticuler, esquiver et décocher des jabs comme un boxeur. Il parlait très vite et son rire était un gron-

dement, comme s'il venait tout juste de prendre une pêche en pleine poitrine. « J'l'adore, fit-il. Même que je songe à m'en faire poser un de l'autre côté. Pour la symétrie, si tu vois c'que j'veux dire ? Des fossettes ! J'commence à claudiquer de façon plus coordonnée », ajouta-t-il en avançant rapidement puis en reculant comme un automate de chair déglingué. Puis il s'arrêta pour fixer des yeux les deux bobines du magnétophone.

« Écoutez ça, fit-il en inclinant légèrement la tête de côté. Un sifflement à l'arrière-fond. Et cette bande est quasi neuve.

— Combien de temps encore tu vas rester en convalo, sale petit farfadet, espèce de squelette ambulante ? lui demanda Quinn.

— Une ou deux semaines. Si j'y arrive, j'essayerai de simuler pour prolonger un peu. Le 'pitaine dit qu'il essaiera de faire redescendre Hanadon de la section C pour être mon coéquipier. J'ai pas envie de me retrouver en train de crapahuter avec un bleubite.

— ... Oh, poulets, *p'tits poulets*, vous perchez pas trop haut pour moi, chantonna Hanson dans sa barbe en continuant à feuilleter son magazine. Ouais, *P*, c'est par là qu'on commence, *O*, la lettre qui vient juste après...

— Hé, matez un peu, fit-il en brandissant le magazine. Le Président en train de rendre visite aux soldats de la base d'opération du 3^e Mech. »

Silver boitilla légèrement dans sa direction. Il considéra la double page couleur : « Merde, dit-il, avant d'éclater de rire. J'y étais. Après qu'ils m'ont rafistolé, mais avant qu'ils m'aient dit que j'aurai le droit de remettre ça. Des *soldats*, tu disais ? *Z'*ont passé trois semaines à échafauder des passerelles en bois autour des canons pour permettre au Prez de pas

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

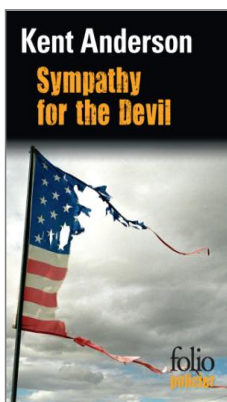
SYMPATHY FOR THE DEVIL, 1993, Folio Policier n° 699.

Aux Éditions Calmann-Lévy

LES CHIENS DE LA NUIT, 1998.

Chez 13^e Note Éditions

PAS DE SAISON POUR L'ENFER, 2012.



Sympathy for the Devil Kent Anderson

Cette édition électronique du livre
Sympathy for the Devil de Kent Anderson
a été réalisée le 11 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447909 - Numéro d'édition : 242676).

Code Sodis : N52621 - ISBN : 9782072470233

Numéro d'édition : 242678.